

De l'obligation de la dette chez Balzac *

JACQUELINE ROUSSEAU-DUJARDIN **

Balzac contait – c o n t – des nouvelles, des romans, pour édifier son grand œuvre, *La Comédie humaine*. Il comptait – c o m p t – aussi, alignait les chiffres, vertigineusement. Dans les histoires qu'il racontait. Dans les lettres qu'il écrivait, comme en témoigne au mieux la correspondance qu'il échangea pendant dix-sept ans, de 1832 à 1849 avec Madame Hanska, femme du comte, oui du *comte* Han – il faut être attentif aux homonymies dit mon ami le philosophe Patrice Loraux –, avant de devenir à son tour son époux et de mourir six mois après, en 1850. C'est dire qu'il ne comptait pas seulement dans, pour la fiction. Mais dans, pour la vie, sa vie réelle. Et selon un système marqué par l'obligation des chiffres, des chiffres attachés à l'argent, l'argent toujours en manque, toujours désiré, entrevu à l'horizon de ses redoutables entreprises financières, dans le lointain de son travail, de son amour.

D'où lui venait ce goût, cette passion, cette pulsion peut-être ou du moins cette figure pulsionnelle? Comment comprendre cette course débridée, qui l'usa précocement, "ruina" sa santé comme il l'écrivait, entre, derrière lui le trou d'une dette où il risquait de basculer, et, devant lui, les objets convoités, femmes, bien sûr, et contrats intéressants avec les éditeurs, mais aussi vêtements et accessoires extravagants, œuvres d'art, mobilier, maisons qu'il achetait à crédit, creusant davantage le trou de la dette; et travaillant avec acharnement de minuit à six heures du matin à force de café après s'être couché à six heures du soir, puis courant la ville dans la journée, débraillé, suant ou trempé, crotté par la fameuse boue parisienne, à la poursuite d'un emprunt, non pour payer mais pour prolonger cette dette, la faire patienter? Pour échapper à la saisie, pour fuir les huissiers,

* Communication faite au colloque Psychanalyse et Littérature en 30 et 31 Janvier 2009.

** Psychanalyste, Paris.

déménageant dans des appartements gardés secrets, et, aussitôt qu’investis, somptueusement meublés à crédit bien sûr, comme le fameux boudoir de la rue des Batailles, celui-là même qu’il décrit avec complaisance dans *La fille aux yeux d’or*. Rythme infernal toujours recommencé, cependant que se constituait une œuvre immense qui, bien sûr, autrement gérée, lui aurait permis de vivre largement (il n’y avait pas, même en cette époque romantique, que des poètes pauvres, poète étant l’état dont Balzac aimait à se revendiquer; voir Victor Hugo par exemple). Cependant que sa réputation et bientôt sa gloire rayonnaient à travers l’Europe entière, même si l’Académie française lui refusait obstinément ses suffrages, même si la pairie dont il rêvait lui restait inaccessible.

D’où lui venait cette espèce d’addiction aux chiffres, comptant l’argent et signant son impossibilité à en posséder autant qu’il en rêvait?

Certes, on trouve des éléments biographiques qui permettent d’entrer, sinon dans une explication, du moins, dans une ébauche de compréhension: la figure du père, par exemple, directeur des vivres de telle ou telle division militaire, et dont l’activité professionnelle traverse sans trop de perturbations les régimes politiques successifs des décennies 1790/1820. Les comptes étaient son affaire, à lui et les “bons” comptes, qu’il revendiquait avec fierté dans sa correspondance avec ses supérieurs: par exemple “J’ai dirigé seul et en chef pendant environ deux ans et jusqu’à la victoire de Fleurus ces cinq services et ces cinq caisses séparées qui en dépendaient, pas un de mes subordonnés n’a été emprisonné ni arrêté, tant la vigilance était grande vive et juste et mes cinq comptabilité sont rendues: j’en ai décharge légale”¹. Une déclaration à laquelle son fils Honoré ne pourra certes prétendre. Alors, contre-identification, formation réactionnelle? Peut-être. Mais ce n’était pas le seul aspect par lequel Balzac ne se reconnaissait pas dans sa famille. S’il ne ressemblait pas à son père, on ne connaît pas de conflit grave entre eux. Entre sa mère et lui, en revanche, et tout au long de sa vie – sa mère lui a survécu quelques années – jamais rien ne fut simple et toujours l’apaisement se fit sur des non-dits de rancune, de déception réciproques. Les choses avaient douloureusement commencé: Honoré était né un an après un enfant mort. Sa mère l’éloigna dès sa naissance pour la raison que son lait, réputé mauvais pour ce frère disparu, ne conviendrait pas au nouveau-né. On le mit donc en nourrice dans les environs de Tours, sa ville natale. Sa sœur Laure vint l’y rejoindre. Les visites des parents, de la mère en particulier, furent rares et décevantes: peu de tendresse semble s’y être exprimée. C’est peut-être de ce moment-là que commença un compte désespérant: combien de jours, de mois, avant la nouvelle visite? Le récit, écrit bien plus tard par Laure, devenue de Surville (ou Surville), et non sans précautions, de peur d’accabler leur mère, montre à quel point les enfants étaient démunis d’affection; ce que le romancier

¹ Roger Pierrot: *Honoré de Balzac*, Paris, Fayard, 1994, p. 13.

dira, lui, plus vigoureusement: ma mère m'a haï avant que je sois né. Cela ne l'empêchait pas de l'attendre. Et de ce point de vue, le plus dur était à venir: ce qu'il faut bien appeler un enfermement au collège de Vendôme, lequel dura six ans de 5 à 11 ans et demi. Jamais pendant ce temps, l'enfant ne rentra chez lui et il affirme n'avoir vu sa mère que deux fois. Un compte vite achevé mais qui laisse derrière lui un terrible déficit, même, bien sûr, s'il faut le rapporter aux habitudes éducatives du temps. Sans doute en trouve-t-on un aperçu dans un passage des *Mémoires de deux jeunes mariées*, où l'auteur s'attarde, en une sorte de nostalgie compensatoire, sur les soins données par Renée de l'Estorade, la femme de tête, à ses enfants petits: présence constante aux étapes de leur journée, bains, repas, et attention redoublée quand il leur arrive quelque maladie. Cette complaisance à décrire l'attitude d'une tendre jeune mère, George Sand, au reçu du livre et malgré l'admiration qu'elle exprime à l'auteur, en marque l'exagération: un peu trop de savons et d'éponges dit-elle. Sans doute Balzac ne faisait-il qu'écrire comment il aurait voulu être cajolé, dorloté. Et il est probable qu'il n'eut guère de facilité à offrir à sa mère le cadeau quotidien qu'il est convenu d'octroyer grâce à l'éducation sphinctérienne.

Quand on alla chercher le petit garçon à Vendôme, il était plongé dans une sorte de *coma*, (sic) qu'il prêta du reste à Louis Lambert, son double, le héros éponyme d'une longue nouvelle, et dont on sait la tragique destinée. On attribua cet état à un excès de lectures trop sérieuses pour son âge, occasionnées par les longues heures de punition qu'il passait au pied d'un escalier du collège, blotti dans un recoin sombre consacré à cet usage. La famille revenue à Paris, ce fut de nouveau l'internat, mais moins sévère. Balzac s'y montra un élève inégal. De cette époque – il avait seize ans – date une lettre de sa mère, intéressante pour notre propos parce qu'elle montre bien comment Balzac était déjà en dette, du moins aux yeux de sa mère: “[...] tu me rends vraiment malheureuse, quand, en faisant tout pour mes enfants, je devrais attendre d’eux mon Bonheur [...] adieu à toutes mes jouissances si je suis souvent privée de réunir mes enfants, je suis si heureuse quand je les ai tous autour de moi que mon fils commet un grand crime envers l’amour filial quand il se met dans le cas de ne pas venir embrasser sa mère”². Madame Balzac – à ce moment, la particule n’était pas assurée – avait apparemment l’hyperbole facile et culpabilisante; elle avait du reste d’autres jouissances que celles de la maternité, puisqu’on lui connaît au moins deux amants, l’un du nom de Heredia, pas très loin du Feredia que, dans *Autre étude de femme*, le mari bafoué fait murer dans un cabinet attenant à la chambre de l’épouse; l’autre qui donna à Honoré un frère, fils adultérin de Monsieur de Margonne, le même qui devint l’hôte du romancier au château de Saché. Henri, ce cadet, semble avoir mobilisé longtemps toutes les ressources de

² R. Pierrot, *op. cit.*, pp. 45-46.

tendresse de sa mère, laissant l'aîné persuadé qu'on ne lui donnait pas ce qu'on lui devait, indigné qu'on ne lui reconnaisse pas les qualités dont son cadet manquait cruellement. Quoi qu'il en soit, dans le couple mère-fils, l'insatisfaction régnait, et la conviction que l'autre ne donnait pas ce qu'on était en droit d'attendre de lui, que l'autre était en dette vis-à-vis de lui. C'était alors d'affection qu'il s'agissait. Plus tard, l'argent sera l'objet de longues récriminations, Honoré se voyant et se disant maintenu dans la misère par ses parents, ceux-ci irrités de constater que leur rejeton refusait les projets de carrière raisonnables qu'on lui proposait et, quand il en formait lui-même, les faisant capoter de telle sorte que les finances familiales s'en trouvaient ébranlées. Il y eut des promesses non tenues, des plans jamais réalisés, des faillites répétitives dont les deux parties s'attribuèrent la responsabilité. Ce n'était pas que le futur romancier ne *sût* point compter: son père l'avait placé comme petit clerc chez un avoué. Il fréquenta deux années durant la basoche, assez pour bien connaître le milieu, d'où il tira, tout au long de son œuvre, des personnages inoubliables, et pour pénétrer les procédures dont il fut, tantôt l'initiateur, tantôt la victime. Mais surtout, et bien qu'il ait quitté le métier après deux ans pendant lesquels il fréquenta la faculté de droit, il paraît animé d'un goût profond pour les complications de ce que nous appellerions maintenant droit des affaires, mais aussi pour les finances privées, jubilant, semble-t-il, quand il s'agit d'en développer l'obligatoire complexité mais aussi les ruses et malhonnêtetés. Jouissant, oui, incontestablement, de cet univers mental où les comptes jouent un si grand rôle, les bons et les mauvais comptes qui font les amis et les ennemis, qui permettent les fortunes et provoquent des catastrophes ruineuses. Oui, il est là à son affaire, justement. Et d'une façon que ses années d'apprentissage du droit ne suffisent pas à justifier puisqu'il les abandonna pour changer de métier, pour essayer de se consacrer à l'écriture, essais philosophiques d'abord, puis dramaturgiques, avant de trouver la voie romanesque et d'y exercer son génie avec l'extraordinaire réussite que l'on sait.

Inutile de citer ici les développements – ils semblent parfois interminables et laissent le lecteur sur le bord du chemin, à moins qu'il n'ait, lui aussi un goût éclairé pour les tractations financières embrouillées –, les développements que Balzac consacre dans son œuvre à l'argent, à sa possession, à son maniement. Qu'il me suffise d'évoquer, parmi bien d'autres passages les tristes aventures de Lucien Chardon de Rubempré dans *Les illusions perdues* – tout un programme –, les malheurs compliqués de César Birotteau, la mort du père Goriot, épuisé par ses efforts pour sauver ses filles en banqueroute; ou la jouissance du vieil avare Grandet à l'évocation de ses avoirs. Un coup d'œil sur les pages que le romancier remplit pour en suivre les méandres suffit pour percevoir qu'on entre là, en quelque sorte, sur un terrain favori où il s'ébroue, pirouette et cabriole, se laisse aller à un jeu qui lui est cher jusqu'à la passion mais qu'il couvre des aspects de la raison, de la réflexion éclairée. Outre l'ennui que suscite l'exploitation minutieuse

jusqu'à l'obsession d'un sujet ingrat pour beaucoup, se glisse chez le lecteur l'impression qu'il dérange quelqu'un dans une activité compulsive, dans son rituel intime favori. Au cabinet, peut-être. Du coup, on est prêt à tourner la page, à fermer la porte: c'est lui que cela regarde. Sans être assez attentif peut-être à l'analyse obsessionnelle de ces comptes qui viennent parfois comme d'interminables diarrhées trop longtemps retenues.

Cette compétence, cette soi-disant sûreté d'expertise que vise à confirmer l'écriture fictionnelle, on les retrouve dans la correspondance, notamment celle dont je parlais en commençant, les lettres à Madame Hanska: passionnantes non seulement parce qu'elles suivent au plus près une relation amoureuse qui se terminera, après dix-sept ans d'attachement réciproque n'excluant pas les crises, par le mariage et une mort précoce – un roman vrai qui s'écrit parallèlement aux œuvres de fiction – mais parce qu'elle suit l'élaboration de la construction balzacienne, permet d'en repérer au mieux les étapes, d'en approcher les sources. Et, là aussi, Balzac témoigne de son occupation par l'argent, par les peines dont celui-ci l'écrase, par les perspectives fabuleuses qu'il ouvre. En relation directe avec ce qui se passe en réalité dans la vie du romancier et se reflète dans la correspondance, je me propose de m'attarder un instant sur un indice, un tout petit et curieux indice que j'ai relevé dans une longue nouvelle, ou court roman, écrite en 1842, *Albert Savarus*. C'est le nom de celui qui en est le héros, sans que l'on sache ce qui a poussé Balzac à redoubler ce nom en Albert Savaron de Savarus, où l'on évite difficilement d'entendre deux fois le mot avare, qui ne convient pourtant pas plus à l'auteur qu'au personnage éponyme.

Intrigue compliquée d'une histoire adressée de toute évidence à Eve Hanska. Nous sommes en 1841. Celle-ci vient de perdre son mari. Un événement qui devrait ouvrir enfin, après neuf ans d'attente et d'amour en somme partagé, mais de loin – sauf pour quelques rencontres au gré des voyages de la famille Hanski –, ouvrir donc, la possibilité d'un mariage avec une femme de grande famille, fabuleusement riche et qu'il aime. Et qui lui a dit qu'elle l'aimait. Ils se sont engagés tous les deux. Le mari disparu, les promesses que l'on s'était faites entrent dans le domaine du possible. Il suffit d'observer un délai convenable, pense Balzac pour que cet amour, pour ainsi dire en viager jusque là, devienne rentable, qu'ils en aient tous deux la jouissance, à tous les sens du terme, qu'ils en touchent les intérêts. Mais voilà que Madame Hanska, dans la lettre qui annonce son deuil, formule une phrase qui jette Balzac dans les alarmes: "Vous êtes libre". Qu'est-ce donc que cela veut dire? Tout est-il rompu? Les engagements annulés? Balzac répond, bien sûr, en laissant s'exprimer son angoisse, en protestant de son amour – véridique sans doute – en assurant de sa fidélité – beaucoup moins certain, cela. Mais ce n'est pas suffisant: il entame un récit à la structure compliquée, avec mise en abîme, mettant en scène un couple qui ressemble étrangement à celui qu'il forme avec Eve Hanska, récit qui démontrera

qu'il ne faut pas abandonner au gré des malentendus de l'existence – par exemple les médisances de parentes malintentionnées – le destin d'un grand amour sincère. On pourrait alors, elle, se marier par convenance avec un riche aristocrate tout en ne l'aimant pas; lui, Albert Savarus, devenir chartreux par désespoir – difficile de ne pas évoquer la tenue de travail du romancier, robe blanche quasi monacale serrée par une cordelière – et s'enfermer dans un silence éternel. À bon entendeur... salut!

Et voilà qu'au cœur de ce récit, Albert Savarus évoquant des souvenirs d'enfance dans une lettre à son meilleur ami, livre cette étrange confidence: Ecoute! Quand j'étais tout petit et que je tourmentais des hannetons, il y avait chez ces pauvres insectes un mouvement qui me donnait presque la fièvre. C'est quand je les voyais faisant ces efforts réitérés pour prendre leur vol, sans néanmoins s'envoler, quoiqu'ils eussent réussi à soulever leurs ailes. Nous disions d'eux: *Ils comptent!* Etait-ce une sympathie? Etait-ce une vision de mon avenir? oh! déployer ses ailes et ne pouvoir voler! Voilà ce qui m'est arrivé depuis cette belle entreprise dont on m'a dégoûté, mais qui maintenant a enrichi quatre familles.

(Allusion transparente à la faillite de Balzac imprimeur, faillite suivant une mauvaise gestion et qui a surtout entamé le capital de sa famille)³.

On relit deux fois pour se convaincre qu'il ne s'agit pas, dans le "ils comptent", d'une faute d'impression, on vérifie d'une édition à l'autre. Mais oui, les hannetons comptaient, ou plutôt Balzac/Albert Savarus comptait leurs battements d'ailes avant qu'ils ne s'envolent. Et ce souvenir – ou ce fantasme/souvenir – est assez puissant pour qu'il le rapporte aux efforts acharnés, répétés, où sans doute se réalisait le désir d'écrire qu'il avait toujours éprouvé, mais au prix d'une vie harassante et dont sa correspondance donne une image sacrificielle, celle aussi d'un esclavage dans lequel le maintiennent son perpétuel besoin d'argent, la pression exercée par les éditeurs vis-à-vis desquels il est engagé, ses goûts d'un luxe extravagant qui dévore l'argent aussitôt, non que gagné, mais que promis. C'est ce cycle infernal qui constitue un moteur indispensable; c'est en dépit de lui, selon l'auteur, grâce à lui, peut-il sembler et à cause de son impitoyable exigence même si, bien sûr, il n'y suffit pas, que se construit *La Comédie humaine*, œuvre dont son créateur était le premier à concevoir l'importance et dont le titre ainsi que le plan détaillé apparaît justement en cette même année 1841 qui voit l'écriture d'*Albert Savarus*. Quelque temps après, toujours dans la correspondance avec Madame Hanska,

³ Honoré de Balzac, *la Comédie humaine, Albert Savarus*, Paris, 1965, ed. du Seuil, tome 1, p. 367.

Balzac, qui s'y exprime avec moins de précautions que dans ses préfaces ou avant-propos, montre comment le situe à ses propres yeux l'édifice littéraire projeté:

En somme, écrit-il, voici le jeu que je joue: quatre hommes auront eu une vie immense: Napoléon, Cuvier, O'Connell, et je veux être le quatrième. Le 1er a vécu de la vie de l'Europe; il s'est inoculé des années! Le second a épousé le globe. Le troisième s'est incarné un peuple, moi, j'aurai porté une société entière dans ma tête⁴.

Quoi que l'on pense de l'hétérogénéité de ce quatuor, de la douteuse équivalence de ses membres, il image la formidable ambition de Balzac, dépassant de beaucoup, par le fantasme de toute-puissance qui la sous-tend, le projet d'une œuvre littéraire. A moins que ce fantasme soit plus ouvertement exprimé qu'ailleurs. Par là même, il met l'accent sur un aspect des rapports du romancier avec l'argent, qui me semble excéder les traits que j'ai pu relever jusqu'ici, pris dans les rets d'une relation jamais apaisée de la dette mère/fils et réciproquement. Et voilà qui oblige à ne pas se contenter d'assigner exclusivement le fonctionnement pathologique de Balzac au registre de l'analité. Je veux parler de l'échappée imaginaire. Laquelle fait aussi la richesse incomparable de l'œuvre, et permet de comprendre l'ampleur d'un problème à jamais insoluble.

C'est que Balzac n'était pas l'homme d'une fortune peu à peu et sagement construite, l'homme d'une thésaurisation appliquée – où l'allégation à un fonctionnement anal est facile – comme celle par exemple à laquelle on voit se consacrer Renée de l'Estorade, déjà citée, dans *Les Mémoires de deux jeunes mariées*. Il en dénonce du reste l'aspect peu attrayant, voire effrayant quand il écrit: "J'aimerais mieux être tué par Louise (l'autre "jeune mariée", follement passionnée) que vivre avec Renée". Non, ce qu'il lui faudrait, c'est un trésor inépuisable, qui participe de la magie ou de la féerie, celui de Monte-Cristo ou d'Ali-Baba, dans lequel il puise à pleines mains sans jamais en voir le bout, le fond, que son appétit – car son appétit, son oralité sont insatiables –, son appétit ne parviendrait pas à dévorer. Il est vrai que les possessions de la famille Hanski, immenses biens territoriaux, milliers d'âmes puisque c'est ainsi que l'on parlait dans un pays d'obédience russe à l'époque, donnaient quelque idée de ce fabuleux trésor, et que Balzac n'y était point indifférent. Mais, même si sa réputation et sa gloire pouvaient équilibrer, dans le couple projeté, cette supériorité financière écrasante, même si sa puissance de création lui conférait une richesse dont il était pleinement conscient, cela ne l'empêchait pas de rêver, pour lui, d'un trésor comparable. Un étrange épisode de sa vie, loin des

⁴ Honoré de Balzac, *Lettres à Madame Hanska*, Paris, 1990, Robert Laffont, tome 1, p. 804.

recherches quotidiennes de fonds introuvables, en fournit une confirmation. C'était en 1837, un peu plus tôt que l'écriture d'*Albert Savarus*. Voyageant en Italie, il rencontre à Gênes un négociant qui lui parle d'une mine d'argent abandonnée en Sardaigne, sise en un lieu nommé Argentiera, un nom qui sollicite évidemment le fantasme. D'argent pur, il n'en restait plus, mais des scories, des "montagnes de scories", contenant du plomb de rebut dont on avait pris l'argent. Voilà qui éveille immédiatement l'intérêt de Balzac non sans attirer notre attention: pourquoi les scories, déchets par conséquent, produit d'évacuation, l'ont-elles à ce point fasciné? Il demande au Gênois de lui envoyer des échantillons et, un an après, justifie ainsi sa démarche dans une lettre à Madame Hanska:

Voici quel était mon raisonnement. Les Romains et les métallurgistes du moyen âge étaient si ignorants en docimasia que nécessairement, ces scories devaient, doivent contenir encore une grande quantité d'argent; or, un ami de Borget possède un secret – voilà qui ajoutait au romantisme de l'entreprise – pour retirer l'or et l'argent, de quelque manière et en quelque proportion qu'il soit mêlé à d'autres matières, sans grands frais. Ainsi, je pouvais avoir tout l'argent des scories⁵.

Qu'il chiffre ailleurs à un million, somme évidemment énorme à l'époque. Les mois passent, les échantillons n'arrivent pas. Balzac se décide à se rendre lui-même sur place. Après avoir travaillé d'arrache-pied à la parution de *César Birotteau*, il a besoin d'une pause pour se "refaire la cervelle". Il part pour huit jours – c'est du moins ce qu'il annonce à sa mère – revient après deux mois. Il est d'abord retenu une quinzaine de jours à Ajaccio, faute d'embarcation – mais à la grande joie de la garnison française qui garde de son éloquence de conteur, de sa joviale présence, un souvenir enthousiaste. Et, quand il aborde à l'île au trésor, y voit un pays de sauvages – "[...] j'ai vu des choses comme on en raconte des Hurons et de la Polynésie"⁶ –, pays d'une effrayante misère, bien malcommode aussi, sinon dangereux, pour les voyageurs. Mais surtout, il éprouve une cruelle déception à l'arrivée sur le site: le Gênois l'a précédé avec un contrat d'exploitation en bonne et due forme. Tant pis. Il ne s'arrête guère à sa déconvenue, repère un autre site et projette aussitôt une association avec son beau-frère pour en tirer parti. L'affaire ne se fera pas et restera comme un témoignage des échafaudages financiers imaginaires de Balzac. Non pas irréalisables en soi: les mines ou ce qu'il en restait, gérées par d'autres, se révélèrent rentables. Mais elles réclamaient une gestion attentive et compétente que Balzac était incapable d'assurer; et l'on peut augurer que, mise en route, elle eût été prise d'une façon

⁵ *Ibid.*, p. 451.

⁶ *Ibid.*, p. 450.

ou d'une autre dans le cycle toujours accéléré du creusement de la dette jamais remboursée. Toujours est-il que le "plomb argentifère" devait hanter l'auteur de la *Comédie humaine*: on le retrouve mentionné dans *La maison Nucingen*, écrit en 1838, sous forme d'actions données par Nucingen à Rastignac... Nucingen: l'homme qui sait devenir fabuleusement riche et se relever triomphant de tous les revers de fortune.

En somme, il faudrait comprendre à peu près comme suit sa posture, à coup sûr complexe et complexuelle vis à vis de l'argent: son projet originaire, constitutif, d'écrire et d'atteindre de cette façon la gloire, la renommée – et quelle renommée, on l'a vu plus haut –, réclame, en plus de son formidable talent, un fonctionnement quotidien, régulier, harassant à long terme à la façon dont il l'organise; la réalisation progressive de ses ambitions demande un suivi qui l'excède, en même temps qu'il s'arrange pour le rendre plus persécuteur par la constante pression de la dette. Si l'on pensait aux circonstances que nous traversons actuellement, on dirait qu'il est perpétuellement en crise. Il s'en dit la victime, victime aussi des intermédiaires entre lui et la publication: éditeurs, critiques littéraires, confrères envieux, tout un monde qu'il sait décrire au mieux, qui lui est nécessaire et qu'il exècre. Puis, coupant, allégeant ce dispositif, les mirages d'une fortune qui lui viendrait d'univers étrangers, d'une façon qu'il croit raisonnable mais qui tient du miracle. Il expose très bien cela dans une de ses lettres à Madame Hanska, lettre datée de mars 1838, qui précède et annonce son expédition en Sardaigne:

Je suis si fatigué de la lutte dont je vous ai si souvent entretenue, qu'il faut qu'elle finisse, ou je succomberai. Voilà dix années de travail sans aucun fruit, le plus certain est la calomnie, l'injure, les procès, etc. Vous me dites à cela les plus belles choses du monde; mais je vous réponds que tout homme n'a qu'une dose de force, de sang, de courage, d'espoir, et ma dose est épuisée, vous ignorez l'étendue de mes souffrances, je ne devais ni ne pouvais vous les dire toutes et je n'ai plus qu'à me procurer la tranquillité la plus absolue, j'ai donc formé deux ou trois plans de fortune, voici le premier, s'il échoue, j'irai au second; puis après je reprendrai la plume que je n'aurai cependant pas quittée⁷.

La part faite à l'exagération due à la fatigue, réelle, à un découragement passager, part faite aussi à l'obligation de se montrer à son Eve jalouse comme un tâcheron ou un bénédictin des lettres, victime d'un impitoyable destin, on lit là une observation très juste de son propre fonctionnement. Sans doute, en égoïstes lecteurs que nous sommes, devons-nous nous en féliciter: c'est un des facteurs qui donne à son œuvre son volume, son ampleur. Quant à sa dose de

⁷ *Ibid.* p. 447.

force, de courage, etc., elle n'était pas épuisée en 1838; il y eut encore des périodes laborieuses, des années productives, des créations et des parutions de chefs-d'œuvre, *La Cousine Bette*, *Le cousin Pons*, sans compter le travail considérable exigé par la mise au point – relecture, corrections – de *La Comédie humaine*, le tout non sans que l'envahisse parfois une nostalgie pour les projets mirifiques. Sans doute peut-on comprendre ainsi une phrase, toujours extraite des lettres à Madame Hanska, et qu'il écrivit en 1843, à un moment où "pleuvent les mauvaises nouvelles": "Ainsi je dois travailler comme je travaillais [autrefois] car je ne puis rien avoir que de cette mine nommée un encrier"⁸. Une mine dont il lui faut renouveler constamment, jour après jour, laborieusement, la productivité.

C'est à partir des années 1845 que celle-ci s'affaiblit. Il est hanté par la réalisation de son mariage avec la *contessa* libre maintenant depuis plusieurs années, union que viennent retarder de nombreux obstacles. Sa santé s'altère gravement et ses forces se concentrent sur l'achat et l'arrangement futurs d'un domicile parisien, écrin magnifique projeté pour le couple qu'il formera avec sa future femme. Comme par hasard, c'est rue Fortunée qu'il trouve la maison qui lui convient! Il y fera exécuter des travaux somptueux et, pris d'un collectionnisme qui s'accroît avec les mois, y entassera des objets d'art, faux ou vrais, à grand renfort d'emprunts divers. Tous ces arrangements matériels ne le laissent guère disponible pour l'écriture. Les dernières lettres adressées à son Eve constituent une sorte d'exposé de son fonctionnement en matière d'argent: sa, ses dettes s'accroissent malgré les assurances prodiguées à la correspondante lointaine et selon lesquelles il est le plus raisonnablement économe des hommes. Les chiffres emplissent le papier, rapportant les sommes payées ici et là pour rembourser, aussitôt compensées, décompensées plutôt, par l'énumération des achats nécessaires au départ, aussi bien pour son équipement personnel en vue du long séjour tant désiré en Ukraine, que pour les cadeaux destinés à toute la famille Hanski et pour les objets qui meubleront la rue Fortunée. En même temps, il bâtit, à la hâte et dans le désordre, des pièces de théâtre qui seront représentées sans grand succès, ou même qui ne seront pas jouées, et auxquelles il attache pourtant son espoir persistant d'un pactole, du pactole salvateur. C'est la dernière forme du trésor imaginaire, intéressante dans la mesure où elle paraît le fruit d'une négociation intérieure entre la pensée magique, le recours à la féerie – du genre de la mine sarde –, et la conscience de sa ressource propre, de la "mine-encrier" que j'évoquais plus haut. Mais elle est encore trop teintée d'illusion, hâtive dans sa conception et sa réalisation, pour pouvoir être rentable. Épuisé, exaspéré par la révolution de 1848, obsédé par le désir d'être enfin chez Eve Hanska, dans son domaine de Wierzchownia, près d'elle pour

⁸ *Ibid.*, p. 760.

ne plus la quitter, soigné, choyé, à l'abri des poursuites, il consacre ses derniers temps à Paris à dresser un inventaire des objets rassemblés rue Fortunée, étonnant document de réassurance narcissique – comme si son œuvre ne lui suffisait pas – par la possession, la collection aussi, un document où passent l'obstination et l'absurdité obsessionnelles; puis il boucle avec peine ses bagages, laisse sa mère gardienne de sa demeure, façon de lui demander de s'acquitter ainsi, en fin de parcours, de ce qu'elle ne lui a pas donné plus tôt, et, dirait-on, s'enfuit vers les contrées lointaines, obligé d'emprunter l'argent du voyage.

Elles sont pathétiques, ces dernières lettres, à la fois désolantes et touchantes, alternant entre les comptes, les comptes éternels et toujours en déficit, et les protestations d'un amour de jeune homme – “j'aime comme si j'avais quinze ans” – dont l'excédent, privé qu'il est de son objet, le torture. Semées aussi d'allusions codées à des épanchements sexuels attendus où le, son “bengali”, métaphore transparente pour ce qu'on appelle aussi bijou de famille, pourra enfin exprimer sa passion pour sa chère “prébende” puisque c'est ainsi qu'il nomme tout ce qui lui est réservé dans la personne physique d'Eve Hanska. [Prébende, selon le petit Robert: revenu fixe accordé à un ecclésiastique (dignitaire d'une cathédrale, chanoine)]. Comme si l'argent le poursuivait encore dans cette intimité. Après un bref moment, celui du mariage, à propos duquel il écrit, de nouveau dans un élan imaginaire heureux à son médecin français: “les petits journaux diront que je suis cousin du soleil et gendre de la lune comme l'empereur de la Chine”⁹ – on revient au quatuor, peut-être –, cela grâce aux parentés illustres de sa femme, c'est l'argent, toujours l'argent qui, après sa mort, tourmentera pendant des années sa veuve, occupée à payer ses dettes, y compris à sa belle-mère réclamant encore ce qu'Honoré lui doit.

Face ingrate d'une vie dont il faut admettre, il me semble, qu'elle n'altère pas, qu'elle ne brouille ni ne diminue l'œuvre qui lui est attachée, et qui a conservé sa grandeur. Qu'elle ne suffise certes pas à rendre compte de son élaboration mais qu'elle est un mode d'être qui en donne une des clés.

POST-SCRIPTUM A “L'OBLIGATION DE LA DETTE CHEZ BALZAC”

Une nouvelle fois, il se trouve que j'ai à parler de Balzac. Le texte de mon exposé est à peu près au point; c'est une version récente d'une étude que j'ai déjà abordée: il s'agit d'éclaircir autant que possible le curieux et terrible fonctionnement de l'auteur quant à l'argent, de comprendre pourquoi les comptes occupaient une telle place, dans ses créations fictionnelles autant que dans sa vie. J'ai quelques jours pour me rapprocher de lui, pour m'imprégner de son

⁹ Cité par R. Pierrot, *op. cit.*, p. 489.

univers avant d'en parler. Je m'octroie une petite promenade dans *La Comédie humaine*, et plus particulièrement à travers les œuvres tardives. Je relis des passages de *La Cousine Bette* et du *Cousin Pons*, chefs d'œuvre évidents, même si le franco-allemand de Schmucke lève toujours chez moi les mêmes résistances. Puis je tombe sur un texte que je n'ai jamais lu: *L'envers de l'histoire contemporaine*, appartenant aux *Scènes de la vie parisienne*. Titre ambitieux qui laisse présager des vues larges ou profondes sur des sujets d'intérêt plus que commun.

Hélas, j'en rabats rapidement: c'est une des plus mauvaises choses que notre génial romancier ait écrites, faite de pièces et de morceaux esquissés à diverses époques, assemblés comme par nécessité, le tout baignant dans une atmosphère de religiosité, de pseudo sainteté, de charité à l'ancienne où l'on croirait voir la tartufferie pointer son nez. Non, ce n'est pas pour les mérites du texte que l'idée s'est imposée à moi d'écrire un mot à son propos mais pour trois raisons d'ordre très hétérogène.

La première relève de considérations personnelles, privées, même si elle retrouve un courant souvent exploré sur la façon dont la littérature s'insère dans notre vie, notre vie réelle qu'elle pénètre, où elle éveille des échos qui transfigurent le monde, notre monde. Il se trouve que l'action d'une des histoires qui constituent le patchwork de cet *Envers* se situe en face de chez moi. Oui, en face de mon domicile, boulevard du Montparnasse, Mont-Parnasse écrit parfois en deux mots dans la nouvelle. Certes, le quartier a changé depuis Balzac. La rue Notre-Dame des Champs et la rue de l'Ouest (rue d'Assas maintenant) ont été pavées et l'on n'y marche plus "le long des enceintes en planches qui bordaient des jardins marécageux, ou le long des maisons, par d'étroits sentiers bientôt gagnés par des eaux stagnantes, qui les convertissaient en ruisseaux." Surprise que de trouver "de tels borbiers dans un endroit si magnifique"¹⁰ Mais certains traits du terrain ont subsisté: ainsi la dénivellation, signalée par le romancier, entre le boulevard du Montparnasse et la rue Notre-Dame des Champs quasiment parallèles, si bien que certains immeubles ont de chaque côté une entrée, jointe à l'autre par quelques marches; on les voit encore dans la boutique du pharmacien, du boulanger; elles constituent un raccourci pour les gens du quartier qui évitent ainsi un détour par le carrefour de Port-Royal, la terrasse de la Closerie des Lilas vaillamment gardée par le Maréchal Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowwa, sabre au clair... qui n'était pas là du temps de Balzac, il est vrai. Quant à moi, lorsque je les emprunte maintenant, ces marches, c'est aussi avec les pieds de Godefroid, le héros balzacien. Je ne suis pas seule, il me double ou je le double et, arrivée sur le trottoir du boulevard, je gomme des yeux les immeubles haussmanniens pour ne laisser subsister, un

¹⁰ Honoré de Balzac, *La Comédie humaine*, Seuil, Paris 1966, tome 5, p. 448.

moment, que ceux dont la présence, au temps de Balzac, me paraît vraisemblable. "C'est là, c'est donc là que je suis et que cela s'est passé." Une rencontre hier/aujourd'hui que nous recherchons quand nous voyageons et que nous visitons quelque lieu renommé, avec l'émotion qui fait bouger notre identité et nous transforme en un instant: nous ne sommes plus touristes mais habitants, nous nous intégrons au décor, nous y prenons un rôle. Nous entrons dans l'histoire ou dans l'Histoire. Mais dans le cas présent, il ne s'agit pas d'un lieu de passage, d'une impression destinée à s'effacer, mais d'une fréquentation quotidienne: je mets mes pas dans ceux de Godefroid, je suis les mêmes trajets. Je pourrais le rencontrer demain, un autre jour, ou tomber malencontreusement sur "la" Vauthier, gardienne de l'endroit...

Et voilà qu'un peu plus loin, je "tombe" dans le texte sur le carillon du couvent de la Visitation, "sis 70 rue d'Enfer" (avenue Denfert-Rochereau de nos jours). Pourquoi pas d'ailleurs puisque Balzac a habité un moment ce quartier, rue Cassini? Il a dû souvent l'entendre sonner, à temps pour fuir les huissiers qui le poursuivaient! Or, l'horloge du couvent, je l'entends de chez moi; son carillon sonne encore les heures, les demi-heures et les quarts d'heure. La, do, ré. Et les coups des heures sur une même note. Sauf les cinq coups de cinq heures devant lesquels, depuis près de cinquante ans que je l'écoute, il reste muet. Il a du reste la discrétion de se taire la nuit. Quand il fait beau et que mes fenêtres sont ouvertes, il rythme mes séances psychanalytiques. Depuis que je l'ai rencontré dans *L'envers...*, j'ai l'impression, quand il résonne, que Balzac me fait signe. C'est lui, c'est moi qui l'entendons ensemble. L'espace littéraire étoffe celui de la, de ma réalité. Peut-être pourrait-on trouver ainsi une entrée pour comprendre ce que Proust affirmait dans *Le temps retrouvé*: "La vraie vie, c'est la littérature". En tout cas, la littérature fait vibrer la vie. Et puis, quelle que soit la qualité de *L'envers...*, d'une certaine façon, il m'appartient maintenant. Et je lui appartiens.

Reprenons le fil de l'exposé: Balzac, les comptes, les contes et accessoirement les comtes (du moins la comtesse), et passons à la deuxième raison de ce post-scriptum. Godefroid, donc, héros de l'histoire, ex-dandy, jeune homme désabusé et tout près d'être totalement désargenté pour avoir dissipé à tous les vents son patrimoine, se décide *in extremis* à changer de conduite. En cherchant un logement modeste au pied des tours de Notre-Dame, il tombe sur un nid de vertueux personnages tous fort éprouvés par les malheurs de la vie et qui se consacrent à faire le bien des plus malheureux qu'eux, des plus dépourvus surtout, en exerçant la charité chrétienne. Une atmosphère des plus religieuses règne dans le petit groupe, lequel est animé par une sainte femme, madame de La Chanterie, douce et ferme à la fois, de la plus haute naissance du reste, la mère idéale dont Balzac a toujours rêvé. Godefroid aspire à en devenir l'un des membres. Il aura à faire ses preuves, à assumer une fonction qui le rendra utile à la communauté.

Qu'à cela ne tienne: la charité, toute chrétienne qu'elle soit, et particulièrement lorsqu'elle comporte des prêts d'argent, exige des moyens financiers utilisés avec soin. Godefroid découvre petit à petit – car la discrétion, voire le secret sont de règle en ce milieu – que l'Ordre des Frères de la Consolation, puisque c'est le nom de cette pieuse association, dispose en fait de fonds quasi inépuisables, venant de dons importants mis habilement mais sagement en valeur par les membres du groupe. Cela n'est possible que si les comptes sont bien gérés, mais selon des modalités particulières. Citons Madame de La Chanterie, la sainte femme, lorsqu'elle en expose les principes à Godefroid:

Ecoutez, mon cher ange [...] nous avons aujourd'hui près de deux mille débiteurs dans Paris; et au moins faut-il que, pour ceux qui peuvent nous rendre, nous sachions le chiffre de leur dette... Nous ne demandons jamais, nous attendons. Nous calculons que la moitié de l'argent donné se perd. L'autre moitié nous revient quelquefois doublée... [...] Savez-vous que plus d'une famille, tirée de la misère et mise par nous sur le chemin de la fortune par des prêts sans intérêts, a fait la part des pauvres et nous a rendu les sommes doublées et quelquefois triplées? ... [...] – Comment, deux mille comptes! s'écria-t-il (Godefroid) Mais c'est immense!¹¹.

Quoi qu'il en soit, on lui propose de devenir, après apprentissage, et moyennant une discrétion à toute épreuve, "l'oracle financier" de l'association. Il tiendra le "journal, le grand livre des comptes courants et un livre de caisse." Il accepte, naturellement. Que refuserait-il à la demande de cette femme qu'il vénère, dont il admire le cœur et, quand il l'entend parler de cette organisation apparemment si réfléchie, la raison?

Hum! Difficile de lire le passage sans sourire. Si l'on consent à la part d'identification Balzac/Godefroid, on ne peut que douter de la pertinence du choix de Madame de La Chanterie: instituer Godefroid comptable de l'Ordre des frères de la consolation, n'est-ce pas faire entrer le loup dans la bergerie? Et l'on entend les réflexions/fantasmes du romancier écrivant ces lignes. "Deux mille familles obligées, se disait-il [...] nous avons donc des millions semés dans Paris?" Voilà, sous une autre forme, le trésor dont il n'a cessé de rêver et qui comble l'imaginaire toujours actif en lui, errant des placements mirifiques dans les Chemins de fer du Nord à la mine d'argent de Sardaigne. Cette fois, sa toute dernière invention puisque ces lignes sont écrites en 1847, pendant un séjour à Wierschownia. Le trésor est mis à sa disposition, indirectement toutefois: il en sera l'agent distributeur, jamais le possesseur. Du reste, l'accès ne lui en est possible que s'il accepte d'en devenir l'agent comptable. Il consacrera la moitié de son activité à tenir les livres, grands et petits, plongé dans les chiffres

¹¹ *Ibid.*, pp. 467-468.

comme l'exige du reste son penchant compulsif. Mais il aura derrière lui, au prix d'une renonciation aux frivolités de la vie, un pactole inépuisable, à consacrer aux secours dus à l'humanité souffrante. Voilà qui confirme, me semble-t-il, l'hypothèse de travail que j'ai formulée dans mon exposé, et selon laquelle l'obligation névrotique du compte, du compter toujours est comme aérée par des bouffées d'imaginaire à la poursuite d'un trésor magique. Le dispositif se retrouve clairement dans le texte de *L'envers...* Godefroid l'adoptera comme le programme de sa nouvelle vie, son entrée en piété. Les comptes tenus en ordre, le reste de son temps sera consacré à des missions de sauvetage où le romanesque trouvera son compte à lui, recourant à l'inépuisable trésor. Nous allons le voir dans un instant. Pas avant d'avoir évoqué la jubilation que devait provoquer chez Balzac l'idée de ces prêteurs qui ne demandaient pas qu'on leur rembourse l'argent consenti mais qui attendaient qu'on le leur rende, fortune faite, en en faisant profiter l'Ordre des Frères de la Consolation. Adieu créanciers exigeants, huissiers importuns! Ah! s'il avait trouvé semblables bienfaiteurs sur son chemin, il n'aurait pas "ruiné sa santé" en puisant sans relâche dans sa mine/encrier! Il est vrai que, pour appartenir à cet Ordre charitable et quasi religieux, on exigeait du postulant Godefroid qu'il adopte des moeurs austères, loin de tout plaisir frivole. Or, au moment où Balzac écrivait ce chapitre de la nouvelle, il était près de Madame Hanska, menant une vie rien moins qu'ascétique, même si pénétrée de pieuses considérations, bien faites pour convenir à la religiosité ardente de son hôtesse. Ce qui explique sans doute le ton général de l'œuvre, adapté aux lectures en famille dans le salon ukrainien et bien loin de l'écriture habituelle du romancier, même s'il s'est toujours réclamé de la religion, même si son fantasme de devenir... chartreux par exemple (illustré par sa célèbre tenue d'écrivain et exprimé dans *Albert Savarus* comme je l'ai signalé plus haut; au demeurant, les ruines du Cloître des Chartreux se voyaient encore à cette époque à l'entrée sud du Luxembourg...), même donc si ce fantasme lui ménageait un chemin d'évasion, loin des réalités matérielles ou de ses dissipations occasionnelles.

Troisième raison pour moi d'ajouter ce post-scriptum. Celle-là est d'ordre professionnel, en quelque sorte: la première mission attribuée à Godefroid par l'Ordre des frères de la Consolation, mission où il va pouvoir mettre à l'épreuve son zèle de néophyte, concerne une étrange famille, celle justement qui habite boulevard du Mont-Parnasse, famille composée de trois personnes, le père, la fille, le petit-fils. La fille, une femme d'une quarantaine d'années, apprendra-t-on, est recluse dans sa chambre pour raisons de santé. Son père et son fils lui sont tout dévoués, attentifs avant tout à lui cacher l'état d'extrême détresse auquel ils sont réduits et à exaucer le moindre désir de la malade dans l'espoir d'une guérison. De quoi souffre-t-elle donc? Surprise: le père, respectable vieillard d'un haut niveau culturel, avec lequel Godefroid a eu l'adresse de nouer des contacts malgré la discrétion du personnage – il s'agit, mais au début sans qu'elle le sache, de décider

de l'aide éventuelle à prodiguer à cette famille –, le père donc déroule, en réponse aux questions précautionneuse qui lui sont posées, une observation d'hystérique que l'on pourrait prendre pour une des patientes de Freud à la fin du XIX^e siècle. Il ne voit point, tout d'abord, aux souffrances de sa fille d'autre explication que la possession, même si, lecteur de Voltaire, de Diderot, d'Helvétius, sa raison s'insurge contre cette supposition. Somnambule, elle exige – et obtient – pour ses souffrances les traitements les plus étranges, les plus horribles, qu'on essaie scrupuleusement mais sans succès. A l'issue une deuxième grossesse difficile, elle a mis au monde un enfant mort. Ce fut le début de la maladie.

Elle devient sourde, puis muette; et puis, après six mois de mutisme absolu, de surdité complète, tout à coup l'ouïe et la parole lui reviennent. Elle a recouvré capricieusement, comme elle le perd, l'usage de ses mains; mais les pieds sont, depuis sept ans, demeurés perdus. Elle a subi des symptômes et des attaques d'hydrophobie bien prononcés, bien caractérisés. Non seulement la vue de l'eau, le bruit de l'eau, l'aspect d'un verre, d'une tasse, la mettaient en fureur, mais encore elle a contracté l'aboiement des chiens, un aboiement mélancolique, les hurlements qu'ils font entendre lorsqu'on joue de l'orgue. Elle a été plusieurs fois à l'agonie et administrée, et elle revenait à la vie pour souffrir avec toute sa raison, avec toute sa clarté d'esprit; car les facultés de l'âme et du cœur sont encore inattaquées... Si elle a vécu, monsieur, elle a causé la mort de son mari, de sa mère, qui n'ont pu supporter de pareilles crises¹².

En désespoir de cause, le père amène sa malheureuse fille à Paris pour prendre l'avis des sommités médicales du temps. Verdict: il s'agit d'une de ces maladies auxquelles se sont attachées les toutes récentes recherches médicales et que l'on désigne sous le nom de *névroses* (en italique dans le texte). La médecine officielle se reconnaît impuissante à les soigner. Il faut suivre la nature, décident les sommités. Seul le médecin de quartier, convaincu, par expérience, que "les névroses sont le désespoir de la médecine" suggère une piste: le croirait-on, il a entendu parler d'un médecin juif polonais, nommé Halpersohn, un "empirique", celui-là, que certains croient "très savant, très habile". Pourquoi ne pas l'essayer? Ce qui donne lieu à un portrait d'Halpersohn où rien ne manque des stéréotypes physiques et psychiques attribués aux juifs et où se lit l'antisémitisme connu de notre romancier. Bien que s'expriment, dans les yeux verts de mer du personnage, "enchâssés comme ceux des perroquets par des membranes grisâtres et froncées", "la ruse et l'avarice à un degré supérieur"¹³, il accepte, payé d'avance grâce aux ressources de l'Ordre que représente Godefroid, de s'occuper de la malade. Et il la guérira. Certes, Balzac reste incertain des théories du

¹² *Ibid.*, p. 452.

¹³ *Ibid.*, p. 452.

médecin polonais sur les névroses, sur les moyens employés pour les guérir. Les plantes, les recettes glanées dans tous les pays où Halpersohn a porté ses pas sont invoquées. Sans grande conviction. Du reste, ce n'est pas de cela qu'il est question lors de la consultation. D'autant plus que la malade se trouve être d'origine polonaise. Ce qui, pourtant ne suffirait point, puisqu'elle est la petite fille du général Tarlowski, lequel, aux yeux d'Halpersohn, n'est qu' "un imbécile qui n'avait de courage que pour se battre et qui a livré son pays à Catherine II". (On sent là la proximité de Madame Hanska). Pourtant, transfert et contre-transfert semblent opérer séance tenante. Halpersohn s'engage à guérir la patiente chez laquelle il relève les signes d'une pathogénie à nos yeux mystérieuse: "Elle est depuis dix-sept ans victime du principe de la plique polonaise, qui produit tous ces ravages, j'en ai vu de plus terribles exemples. Or, moi seul aujourd'hui sais comment faire sortir la plique de manière à pouvoir la guérir, car on n'en guérit pas toujours"¹⁴. A une condition qui nous paraît en l'occurrence pleine de bon sens: il faut hospitaliser la malade dans une maison de santé, ce que le père accepte après que soit vaincue son opiniâtre résistance. Qu'est-ce que cette mystérieuse plique? Le Littré indique: "Maladie qu'on observe particulièrement en Pologne et qui est caractérisée par l'entrelacement et par l'agglutination des cheveux." Quant au petit Robert, il ne met pas en cause la Pologne... mais donne des précisions peu engageantes: "Enchevêtrement des cheveux, formant un casque, dû à la crasse, aux poux et aux croûtes de sécrétions sébacées agglutinées", ce qui ne s'accorde guère avec les soins plus qu'attentifs dont on entoure la malade. Il est vrai que Balzac, racontant la consultation décisive, a signalé qu'Halpersohn "tâtait la tête et maniait la chevelure de la malade". Mais le médecin ne fait allusion par la suite qu'à "une humeur nationale" qu'elle a dans le corps et dont il faut la délivrer.

Peu importe, en somme, cette pathogénie hasardeuse; il n'est pas question ici de reprocher à Halpersohn de n'avoir point fait – déjà – les découvertes de Freud, mais bien d'admirer le dispositif précurseur que met en place Balzac dans le champ de ces maladies déjà nommées névroses, l'intervention décisive d'un médecin juif étranger qui saura en déchiffrer les énigmes. De quoi justifier le don de double vue dont il se vantait parfois!

Que s'il fallait, pour conclure, essayer de donner quelque unité aux trois points que j'ai abordés dans ce post-scriptum, je la trouverais dans l'impression de rencontre éprouvée en les découvrant au fil de la lecture, comme si cela était "écrit pour moi". Une étrange familiarité qui me rend indifférente à la pauvre qualité du texte. Du reste, ce n'est plus "un texte de Balzac". C'est un dialogue entre Balzac et moi. Sans me vanter, comme dit celui qui annonce le beau temps en se levant...

¹⁴ *Ibid.*, p. 471.